

# Lena Murisier, la plume derrière vos sér ies américaines

**Suisse à Hollywood** Scénariste à Los Angeles, la jeune Vaudoise intervenait dans le cadre du festival Rencontre du 7e Art Lausanne. Portrait.

Nicolas Poinso

Sans bagage autre que sa valise, sans contacts dans le milieu, Lena Murisier est partie tenter sa chance à Los Angeles il y a huit ans. En 2025, devenue jeune trentenaire, la voilà de passage sur ses terres natales, désormais auréolée d'un CV de scénariste et de productrice à Hollywood. Le 11 mars est, en effet, sorti simultanément sur les plateformes Amazon Prime et AppleTV un film qu'elle a écrit, «A Girl Like Him», tableau de l'adolescence d'une petite ville américaine.

Une histoire qui parle aussi de questionnements sur le genre. À l'heure où la Maison-Blanche a basculé dans un maccarthysme antiféministe et antiqueur, ce type de productions devient l'ennemi à abattre. «A Girl Like Him» est devenu malgré lui un projet politique avec le gouvernement Trump», constate la scénariste, qui a tout de suite besoin de nous parler de la situation pré-occupante de l'autre côté de l'Atlantique.

Car depuis janvier, l'*American dream* n'est plus tout à fait la carte postale qu'il inspirait: un paysage politique qui ressemble à une mauvaise dystopie, un climat de chasse aux sorcières et de régression sociale. La Mustang V8 qui faisait tant fantasmer jadis ne semble plus qu'avoir une seule vitesse, la marche arrière. «Depuis l'investiture, beaucoup de compagnies opèrent un recul radical sur tous les projets avec une dimension d'inclusivité, nombre de programmes sont annulés, les studios ont peur. C'est une année difficile pour le milieu.»

## Hollywood ébranlé par les crises

Un scénario catastrophe auquel s'ajoute l'effet boule de neige du Covid et de l'énorme grève de



En quelques années, Lena Murisier s'est fait un nom à Hollywood. DR

## «A Girl Like Him» est devenu malgré lui un projet politique avec le gouvernement Trump.»

Lena Murisier  
Scénariste

2023 à Hollywood, qui a déréglé la machine jusqu'ici bien huilée de l'immense usine à fictions qu'est la Cité des Anges. Autant dire que la Suisse a su tenter sa chance au bon moment.

Au milieu des années 2010, elle bosse encore dans une agence de communication, à Lausanne. Un quotidien qui fourmille de nouveautés, d'inattendus, un quoti-

dien comme elle l'aime, où l'omniprésence du *pitching* affûte son talent à raconter. Pourtant, en 2017, la lecture d'un article sur la réalisatrice, productrice et scénariste américaine Shonda Rhimes, papesse des séries aux États-Unis, va bouleverser ses plans de vie.

Cette success story féminine fait pour elle office de révéla-

tion. «J'ai toujours adoré le cinéma et les séries, j'ai senti que c'était ma voie, il fallait absolument que je me lance. J'aurais pu vouloir commencer ici ou à Paris, mais j'ai tout de suite visé Los Angeles. Quand je suis partie, à 23 ans, sans la moindre ligne en tant que scénariste dans mon CV, je ne me rendais pas compte que c'était quand même un peu

## «Ce sont les films d'horreur et les thrillers en dessous de 5 millions qui fonctionnent en ce moment.»

## De sombres petits contes (a)moraux

Netflix Deux ans après une sixième saison qui remisait les outrances technologiques au second plan, «Black Mirror» renoue avec son credo avec un pessimisme fantaisiste. Son concepteur, Charlie Booker, renifle les inventions à moyen terme et en tire de sombres petits contes (a)moraux.

C'est le facteur humain qui, cette fois, distingue les meilleurs épisodes face au rouleau compresseur de l'IA. Ainsi du chapitre «Hotel Reverie». Sur l'idée désormais commune de produire un remake de «Casablanca», classique absolu, se greffe la volonté de troquer Bogart contre une actrice black. Plus qu'un débat woke ou à des difficultés techniques, l'entreprise se heurte à des questions profondes.

Quelle est l'essence d'un chef-d'œuvre? Sa magie réside-t-elle dans un scénario, la mise en scène? L'alchimie reste mystérieuse, même si dans cette dernière livraison de «Black Mirror», ce matériel dramatique se sublime souvent dans les acteurs plus que dans les effets spéciaux. Voir l'ouverture, «Common People». L'humoriste Chris O'Dowd y traîne la mine de Droo-



Nick Wall/Netflix

py ordinaire de ses meilleures performances – «The Big Door Prize» ou «State of the Union». Ici, le tragicomique casse la baraque en métal accumulant les heures sup pour payer les soins de sa femme mourante. Le traitement, vous le prendrez luxe ou basique? Dans un élan satirique caractéristique, «Black Mirror» tire à vue sur l'ambulance de la médecine américaine autant que sur la cupidité des industriels du streaming. Même démonstration douce-amère de cynisme ambiant avec Paul Giamatti dans «Eulogy».

Cécile Lecoulter

Notre note: ★★★★★

## Meurtres dans un jardin espagnol

Netflix L'histoire du «Jardinier», «El Jardinero», en VO? Il était une fois un petit garçon baptisé Elmer qui, à 6 ans, victime d'un grave traumatisme à la tête, se trouva privé de toute faculté émotionnelle. Heureusement, il put compter sur le soutien et l'amour inconditionnel de sa mère, La China, qui fit de lui un horticulteur de génie. Et un tueur à gages, accessoirement. Parce que bon... elle eût été bien sotte de ne pas se faire des petits sous en profitant de l'incapacité de son fils à ressentir la peur, la honte ou la culpabilité, non? Bref, Elmer et La China vivaient tranquillement leur petite vie, gérant de front deux entreprises aussi florissantes l'une que l'autre: une jardinerie et un service de meurtres sur commande. Or, voilà qu'un beau jour, cette belle mécanique s'enraya...

Voilà, à très gros traits, le canevas narratif de cette nouvelle série espagnole qui, depuis sa mise en ligne, le 11 avril dernier, compte un nombre record d'heures de visionnement dans le monde – s'offrant même le luxe de détronner «Black Mirror» dans certains pays.

Pourquoi un tel engouement? D'abord, qu'on le veuille ou non, il suffit de semer du serial killer pour



Jaime Olmedo/Netflix

récolter du succès – surtout quand le monstre a la gueule d'ange d'Alvaro Rico, vu dans «Elite». Ensuite, on peut évoquer les thématiques soulevées (l'emprise, le désir de liberté, l'amour, les relations humaines...), mais aussi la réalisation hyperléchée – avec les panoramas somptueux quoique souvent pluvieux de la Galice en prime. Ou encore les personnages. En l'occurrence, une brochette de personnalités adorables ou détestables qui vont de la mère toxique et manipulatrice au duo de policiers un brin branquignols malgré leur flair, en passant par le psychopathe plus

fleur bleue qu'il n'y paraît ou la vingtenaire empiétrée dans un passé compliqué.

Enfin, on mentionnera le scénario. Même s'ils se moquent clairement du concept de plausibilité, les auteurs Miguel Sáez Carral et Isa Sánchez mixent en effet avec suffisamment d'habileté le thriller, la romance et l'humour noir pour qu'on goûte ce cocktail gothique et joyeux en immoral. À déguster avec recul, donc...

Saskia Galitch

Notre note: ★★★★★



Tableau de l'adolescence d'une petite ville américaine, «A Girl Like Him» est sorti simultanément sur les plateformes Amazon Prime et AppleTV. Girl Like Him

ambitieux... Mais je n'avais rien à perdre.»

## Un speed dating géant

Pourtant, Lena Murisier a un plan: elle a réussi à intégrer la New York Film Academy à L.A., une école prenant peu de candidats. En une année de cours intensifs, elle écrit deux films plus deux épisodes de série. Le foisonnement artistique de Los Angeles la comble. «Ce n'est vraiment pas un cliché, on voit dans tous les cafés de la ville des gens en train d'écrire des scénarios sur leur PC. C'est une immersion très stimulante, mais fatigante également, car on sort peu du milieu.»

L'un de ses courts métrages, «Bonnie and Bonnie», une sorte de Bonnie & Clyde au féminin, s'annonce prometteur. Elle participe ainsi à un «pitch fest», speed dating géant organisé dans un hall, où des centaines de scénar-

istes n'ont que quelques minutes pour vendre leurs œuvres à des producteurs assis en face. «Il faut bien roder son discours, car après cinq minutes une alarme retentit pour laisser la place au scénariste

suivant. On nous apprend aussi à préparer un pitch de quelques secondes dans le cas où l'on croise un Spielberg dans l'ascenseur!» Deux producteurs manifestent leur intérêt pour son

## Sandrine Rudaz, l'autre jeune Suisse à Hollywood

Comme Lena Murisier, cette Franco-Suisse est partie très tôt tenter sa chance en Californie. Après son Bachelor au Conservatoire de Lausanne, Sandrine Rudaz a rejoint la Côte Ouest pour boucler un Master en composition, puis a suivi une formation en orchestration à l'Université de Stanford. Une audace qui a payé: elle a déjà signé une vingtaine de bandes originales pour des films, des séries et des jeux vidéo, dont certaines ont été primées. La compositrice aujourd'hui installée à Los Angeles a en effet reçu par deux



Vanessa Cardoso

fois le Hollywood Music in Media Award, et fut nommée pour un Jerry Goldsmith Award. (NP)

## Le show qui devient presque une réalité s'offre une saison 6

Canal+ Au long de six saisons, l'adaptation du roman de Margaret Atwood, «La servante écarlate» («The Handmaid's Tale»), a pu prendre un écho assourdissant avec l'actualité politique. La franchise a aussi connu de gros passages à vide, la romancière en dénonçant les dérives. Et son incongruité majeure: une telle héroïne n'aurait jamais survécu à un régime aussi puissant.

Reste qu'à ses débuts en 2017, la série surgissait comme la matérialisation du pire cauchemar des femmes dans l'Amérique d'un Donald Trump tout juste élu. Descendant dans les rues, la robe rouge et la coiffe blanche devenant même les oripeaux de la révolte. Grâce à cette résonance, la franchise s'est étoffée tout en perdant quelques plumes au fil d'un récit qui tournait en rond.

Une fois exposés les droits à l'avortement, à la liberté d'expression, de religion ou de disposer de son corps, «La servante écarlate» multipliait des intrigues de coulours entre rivalités de leaders cupides et d'épouses brimées, jalousies mesquines et trahisons majeures.

En saison 6 et finale, June fantasmait toujours sur des retrouvailles avec sa fille capturée par le régime de Gilead. Tirailée entre un amant indécis et un compagnon militant, l'égypte erre entre l'Alaska et le Canada. Ailleurs, règne l'esclavage domestique. La vieille ennemie de June, Serena Waterford, cherche à donner un visage humain à la maltraitance, déguisant la cause de Gilead en promotion de la famille.



Steve Wilkie-Dikey

La maternité ici, semble excuser les pires travers. Les monstres de Gilead se transforment en pères attendris par leurs bambins, qui en oublieraient presque comment s'est déroulée la conception de ces délicieux enfants.

Cet argument sert de conducteur à une narration qui s'effilochoit. C'est aussi matière à un beau duel d'actrices entre la diva Moss et sa rivale, genre western à OK Corral. «The Handmaid's Tale» a toujours pu compter sur une avocate de choc avec Elisabeth Moss. La géniale comédienne va enfin pouvoir desserrer des mâchoires bloquées sur une grimace consternée face à l'oppression machiste.

Cécile Lecoulter

Notre note: ★★★★★

scénario. Elle réalisera bientôt elle-même ce film. Une première étape qui lui permet de mettre un pied dans la porte, avec à la clé un visa d'artiste et un manager pour l'accompagner. Pendant la pandémie, Lena Murisier planche sur des documentaires, puis est embarquée dans la série «Secret Life of Boys». «Ma mentor Laura House venait de la rejoindre comme *showrunner* pour la 5<sup>e</sup> saison. Je me suis proposée comme assistante.»

## Écrire un scénario en dix jours

Elle va même bientôt intégrer la fameuse «writer's room», saint des saints réunissant une dizaine de scénaristes – encore souvent des hommes – en charge d'écrire la série. Elle est alors plongée dans la mécanique particulière de la création à Hollywood. Chaque personne rédige un épisode et dispose d'un week-end, une semaine plus le week-end suivant, pas davantage, pour rendre son travail. La Suisseuse va monter en grade puis intégrer la création du film «A Girl Like Him», réalisé par Amy S. Weber et parlant de harcèlement scolaire, de jeunes en quête d'identité.

Des thématiques de plus en plus compliquées à vendre aux États-Unis depuis l'élection de Trump. «La diversité est pourtant synonyme de succès, on se souvient qu'«Orange Is the New Black» a lancé Netflix. Mais nombre de projets étaient sûrement un peu opportunistes pour certains studios. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, créer des séries coûte cher, et la tendance est un retour au film indépendant. Ce sont les films d'horreur et les thrillers en dessous de 5 millions qui fonctionnent en ce moment.» Lena Murisier bientôt à l'écriture d'un nouveau «Blair Witch»? Qui sait ce que réserve la suite de son rêve américain.



## «G20» mêle film d'action et crétinerie

## Film sur Prime Video Dopé par une présidente des États-Unis «badass», un sommet d'humour bourrin.

Un Oscar à la main et une mitraillette dans l'autre, Viola Davis défend l'honneur des États-Unis dans «G20», le dernier gros calibre allumé dans l'histoire de la représentation cinématographique de la Maison-Blanche. La réalisatrice Patricia Riggen y atteint des hauteurs dans la crétinerie dont aucun scénariste n'avait rêvé.

En soi, le scénario ne révolutionne pas un terrain d'action balisé par «Die Hard» ou «Air Force One». Sauf que le sauveur de l'Amérique est incarné par Viola Davis dans une glorieuse et gênéreuse «blackitude» portée en étendard. Surtout quand l'intéressée lâche un sourire complice.

Et il en faut, de l'ironie, pour croire à ce G20 planqué dans un palace sud-africain transformé en bunker attaqué par d'affreux joyos décidés à crypto cambrioler la planète. La formule habituelle s'applique, rafraîchie par le jargon tendance, AI, bitcoin et *deepfakes*. Campée sur des talons aiguilles vite remplacés par des baskets, Danielle Sutton, ex-GI fraîche-ment élue, doit rallier ses pairs, tâche aussi ardue que celle de convaincre son ado de fille d'obéir aux ordres. Messieurs, calez-vous

dans un petit coin de l'ascenseur et observez la manœuvre.

Ici, la gent féminine mène le bal, piétine avec allégresse les vils mercenaires dans les débris des gardes du corps. Tandis que le Prime Minister de la perle Albion geint en faux cul, la vieille épouse du dignitaire sud-coréen bataille avec des aides de gamine, l'Italienne se rebelle en passionaria fougueuse, les agentes sud-africaines s'infiltrèrent en 007 du meilleur cru.

Dans ce cortège pétaradant d'in vraisemblance, une scène d'anthologie émerge, qu'aurait pu signer feus les ZAZ, ces énergumènes de Zucker, Abrahams et Zucker, responsables d'«Y a-t-il quelqu'un pour sauver le président?» au siècle dernier.

Ulcérée par l'outrage fait à son rang, la présidente pète un câble, se transforme soudain en guerrière rugissante et arrache sa robe de soirée pour dispenser son meilleur kung-fu. C'est saignant, hilarant, bon enfant. De quoi se ranger définitivement dans le Team Viola.

Cécile Lecoulter

Notre note: ★★★★★

## Vincent Cassel se royaume avec ses potes

Netflix Un «Banger» en argot musical, c'est un morceau qui marque, emporte, influent, quoi. Pour l'amuserie, ce terme vient du petit «bang» provoqué par l'éclatement d'une saucisse. Et désigne, chez les chefs étoilés, un plat signature. Ces jours, c'est aussi celui du comédien Vincent Cassel.

En DJ vieillissant, genre gourou de la *French touch*, l'acteur se royaume avec ses potes et récidive dans l'univers branché d'un Parisien déjà exhibé dans «6 x confiné-e-s». Son loft hypercool épate toujours.

À la réalisation, So Me, vétéran des platines et créateur électricité renommé, débute, peaufine effets de style et citations au deuxième degré – voir des caïds intimidier le héros en lui passant la tronche par la portière à ras le bitume, une scène copiée-collée de «Dobermann», de Jan Kouen, ancien du gang à Cassel à la fin des années 90.

Le ton, d'ailleurs, se situe dans le copinage avec l'appariation complice de Manu Payet, Paul Mirabel, Justice, etc. Le scénario frise l'indigence mais le but semble ailleurs. Quasi sexagénaire, la star Cassel rue dans



DR

les brancards de la vieillesse ennemie, exhibe des pectos impeccables, un régime de vie diététique, une tronche lucide sous des airs rebelles de papa d'une *nepo baby*.

Joliment troussé dans l'interprétation soignée, le montage vif, les saillies drolatiques, «Banger» se moque en douceur des oiseaux de nuit de la scène parisienne, clubbers aux lignes de vie coupées de lignes de coke, entrepreneurs ary aux fréquentations douteuses, divas de la mode aux ego surdimensionnés, parasites gravitant autour d'un business déguisé en art.

Et tant pis si les puristes de l'electro et autres «fluokids» se trouveront offensés de voir leur pratique ramenée à la fabrication de sonneries de téléphone. La satire reste aussi légère que la fumette.

Sur des plateformes débordant de séries dramatiques trash, *true crimes* à répétition et autres documentaires tragiques, «Banger» fait pause comme dans le tube de Philippe Katerine. Le trublion apparaît d'ailleurs dans cette potacherie.

Cécile Lecoulter

Notre note: ★★★★★